

NOS ROMANS ET NOS CONTES

SPILCA LE MOINE (suite)

par Panaït ISTRATI

« Autour de nous : pays béni par le Seigneur, terre promise ! Que ce soient les gorges abruptes et sombres, où le pinceau du crépuscule remue mille nuances à vue d'œil, ou que le paysage s'élargit dans son décor éblouissant de lumière, riche de prairies et de troupeaux, bondissant d'horizons, de collines, de forêts, — l'âme du *ploutache* est toujours prête à s'émerveiller. C'est la joie qu'on éprouve quand on descend le courant. Remontant le pays en compagnie de charretiers, mon cœur en éprouvait une autre, qui ne le cédait en rien à la première. Le bois était livré, l'or dans ma bourse, santé parfaite, besoin d'enjamber la route, de boire, de manger, de dormir. Que faut-il de plus à l'homme ?

« Ah, mon pauvre Spilca ! Pourquoi ne t'en être pas tenu à ce bonheur ?

« Je ne m'y suis pas tenu. Je ne l'ai pas pu. On ne le peut pas.

« Sur les rives de la Bistritza cristalline, il y avait des jeunes filles qui blanchissent la toile de lin et chantent à tue-tête des amours éprouvées et non-éprouvées. Il y avait toujours eu des jeunes filles qui blanchissaient la toile, mais je ne les voyais qu'avec des yeux de gamin innocent ; des êtres humains portant jupe au lieu de pantalon. C'était tout. Ce fut tout pendant de longues années. Je les hélais, pendant la descente calme du radeau. La plupart répondaient. D'autres restaient moroses. Et je passais. Un jour, je ne passai plus.

« J'avais près de vingt-cinq ans. Humeur agréable. Muscles et santé de sanglier. Car je vivais sur l'eau, buvais du vin, mangeais deux *okas* de viande par jour et remuais des arbres géants. Mon nez ne supportait aucune odeur autre que celle des bois.

« Un jour, une bande de jeunes filles me hélèrent les premières. Je me dis :

— Allons, Spilca, voir d'un peu plus près ces choses-là ! »

« Et je donnai un coup de barre qui envoya mon radeau heurter violemment la berge. Toutes se sauvèrent, emportant leurs toiles ou la laine qu'elles blanchissaient, toutes sauf une, haute comme trois pommes. Mais elle était une « chose » si neuve à mes yeux que je ne me rassasiai pas de la regarder. Elle s'était levée : jambes nues, jupe courte, chemise blanche, qu'elle serra de ses deux mains sur sa poitrine, tête blonde, toute petite, et ces yeux bleus, grands, profonds, aux cils battant comme des ailes de papillon, qui furent toute la chose neuve de ma Sultana.

« Elle me considéra sans crainte, avec honnêteté, ce qui me plut, et dit tout de suite :

— Tu ne viens pas pour nous faire du mal ; tu es des nôtres.

— Vous faire du mal ? sûr que non ! Vous m'avez appelé. Je suis venu.

« Sultana sourit :

— Elles ont crié, comme ça, pour blaguer ; on s'ennuie, toutes seules !

— Tu as crié aussi ?

— Non, je n'ai pas crié, mais je te connais depuis l'été dernier, je ne pense pas que tu sois méchant. C'est pourquoi je suis restée.

— Il y en a de méchants ?

— Beaucoup, presque tous.

— Même des *ploutaches* ?

— Souvent.

— Alors je m'en vais. Dis-moi seulement ton nom.

— Je m'appelle Sultana.

— Moi, Spilca. Et pourquoi penses-tu, Sultana, que je ne suis pas méchant ?

— Parce que tu suis toujours ton chemin et ne fais pas attention aux cris des femmes.

« Cette réponse de Sultana me fit grand plaisir. Je ne dis plus rien, repoussai la rive et repris le courant, pendant qu'elle me souriait.

« Aussitôt parti, je ne fus plus le même homme. On n'est plus le même, dès l'instant où une pensée

Henri Barbusse,



notre grand ami, qui vient d'être, en Roumanie, l'objet de la sympathie générale du peuple, malgré les criaileries et les manifestations puérides des fascistes.

occupe l'esprit. Ma vie était calme : un arbre dont pas une feuille ne bouge. Maintenant, un vent inattendu s'était mis à souffler. Et l'aspect de la Bistritza changea du tout au tout : je ne voyais plus le monde qu'à travers une image. La beauté ne perdit rien de son éclat, mais j'avais dans le regard une vue qui n'était pas la mienne.

« Je ne souffrais pas. Je ne sais pas même aujourd'hui ce que c'est que le mal d'amour qui tenaille le cœur. J'aimais Sultana comme l'enfant aime son oiseau en cage, en lui donnant toute sa pensée. Cette chose frêle, osant affronter, seule, une brute qui lançait son radeau contre la berge, me gagna entièrement. Elle savait que je n'étais pas méchant. Elle était sûre que je ne lui ferais pas de mal. La force de ses yeux s'était mesurée avec la force de mes muscles et était sortie victorieuse. Je dus penser à Sultana et rien qu'à elle. Est-ce peu, penser sans aimer et sans souffrir ? Peut-être, pour d'autres, pour ceux qui aiment et qui souffrent faci-

lement. Pour moi, ce fut une chose nouvelle. Elle m'ébranla. A peine séparé, je désirai la revoir, désir qui chassa tous les autres, m'obséda, anéantit mes habitudes. Je ne me réveillais plus en chantant, mais en pensant à Sultana. Je ne voyais plus des arbres, des bêtes, des horizons : Sultana les remplaçait. En haut ou en bas de la rivière, descendant le courant ou remontant le pays, tout me devint également indifférent. De tout ce grand et beau monde, un seul point m'intéressait : le pays de Sultana. Et chose, que je n'avais jamais connue, ma mémoire se troubla tout à coup : je commençai à oublier mes affaires, source d'ennuis pour moi et les autres.

« Spilca n'était plus un homme libre.

« Pendant quelques semaines, j'espérai que les yeux bleus et sincères finiraient par me laisser tranquille. Il n'en fut rien. La petite tête blonde me poursuivait avec des détails encore plus menus. Alors je me dis :

— Eh bien, Spilca, on ne fuit pas son destin. Tout homme doit heurter, un jour, le caillou qui le détournera de son chemin. Allons trouver ce caillou. On verra, ensuite, ce qu'il veut faire de toi.

« C'est ainsi que, vers la fin de cet été, le jour férié de la Sainte-Marie, je mis mes vêtements du dimanche et m'en allai rôder dans le petit village de Sultana. Village montagnard, tapi dans le creux formé de deux collines et traversé par un ruisseau. Pas bien loin, des forêts séculaires de sapins. Les maisonnettes, toutes blanches, aux fenêtres bleu outremer, étaient parsemées comme des marguerites. Quoique propres, riantes, fraîchement badigeonnées à la chaux, leurs toits de planches pourries et couvertes de mousse trahissaient l'indigence du paysan. Cela ne m'étonna pas. Nous vivions l'époque sinistre d'esclavage et de misère qui marqua la fin de l'occupation turque. Encore savait-on que les régions protégées par les montagnes étaient les moins touchées par la spoliation. Seul échappait au *beilic*, au fouet et aux impôts onéreux, l'homme qui pouvait se passer de son semblable, qui gagnait la montagne et vivait dans la compagnie des ours.

« J'arrivai au moment de la lithurgie. Les habitants étaient tous à l'église. J'y allai et priai comme un bon chrétien que j'ai toujours été. Cela me fit du bien. Le prêtre et le diacre, chacun à son pupitre, lisait et psalmodiaient avec entrain, avec foi, au milieu d'un silence absolu.

« Je ne pouvais dévisager les assistants, car je m'étais arrêté à l'entrée de l'église bondée. En échange, à la sortie, je fus à l'aise pour découvrir l'image désirée. Sultana était accompagnée d'une petite vieille, que je crus être sa mère, et toute modestement vêtue d'un corsage et d'une jupe de toile blanche serrée dans un *catrintza* d'étoffe noire peu brodée. A son passage, je la saluai de la tête, un peu troublé. Elle me répondit sans surprise, sans émotion, avec honnêteté et un calme sincère.

« La présence d'un étranger dans un petit pays est toujours remarquée. On nous avait vu échanger le salut. C'en fut assez pour susciter les chuchotements, les oeilades, les commérages, sur le seuil même de la maison de Dieu. Cela blessa la pureté de mes intentions et m'obligea à prendre un parti.